

# L'original est une fleur qui s'épanouit dans ses traductions

**Camille Luscher** traduit de l'allemand au français et est chargée de mission au Centre de traduction littéraire de Lausanne (CTL) depuis une dizaine d'années. Elle raconte ici comment nos joutes se sont exportées.

La première joute de traduction à laquelle j'ai eu la chance d'assister était animée par Olivier Mannoni, si je me souviens bien, au Salon du livre de Paris, et c'était l'une des premières de l'ATLF. Le format m'a tellement séduite que j'ai proposé de l'importer en Suisse. Le Centre de traduction littéraire de Lausanne s'est alors mis à en proposer de nouvelles déclinaisons, avec différents partenaires : la Maison Rousseau et Littérature de Genève, les Journées littéraires de Soleure, le festival Le livre sur les quais à Morges, le festival L'Amérique à Oron, et j'en passe. La Fondation Rilke de Sierre, dans le canton du Valais, en organise une chaque année depuis cinq ans. La première fois, nous avions choisi de nous frotter aux *Élégies de Duino*. Les

jouteurs n'avaient pas traduit eux-mêmes, mais choisi leur version favorite parmi les seize existantes en français. Ils en défendaient la lecture, la justesse à leurs yeux, la poésie, l'audace. On lorgnait chez les autres, on commentait, on glosait, et bien que le texte fût ardu et les réflexions de haut vol, on entrait dans la matière, on discutait avec le public de la place d'une virgule, on se plongeait jusqu'au cou dans l'atelier de la traductrice ou du traducteur, en prise directe avec la matière poétique. Et devant nous se déployait une fresque chatoyante, les premières lignes de l'élegie nous parvenaient, rendues accessibles par le truchement de toutes ces têtes qui les avaient triturées, ces corps au crible desquels elles s'étaient affinées.

« *Ô et la nuit, la nuit, quand le vent tout chargé de l'espace du monde nous dévore la face* »  
(Jean-Yves Masson)

« *Oh ! et la nuit, la nuit quand le vent lourd de l'espace cosmique ronge notre regard.* »  
(Rainer Biemel)

Il y a eu de beaux ratages, aussi, chaque animateur y allant de sa variante et de ses règles du jeu personnelles, le plus dangereux étant de prendre au mot l'idée de joute et de vouloir à tout prix compter les points et élire un ou une gagnante, sortir des cartons rouges ou décompter le temps de réponse imparti. Ça s'est vu, et une animatrice bricoleuse avait même

préparé de petits boucliers et une lance pour ses invités. Idée ludique qui a plu au public, et il est vrai qu'une ou deux règles annoncées peuvent contribuer à détendre l'atmosphère. Mais j'ai aussi compris au fil des joutes que le texte est central et que si règle il y a, il faut très vite l'oublier, dès qu'opère la magie. Car tout l'intérêt de la joute de traduction est de démontrer comment, dans leur pluralité, les traductions se valent sans se ressembler. C'est de l'herméneutique spontanée. Donner à voir et à ressentir plutôt que d'expliquer à quel point l'original est une fleur qui s'épanouit dans ses traductions : chaque pétale révélant une partie de ce qui fait l'étoffe de l'original. ♦♦

# C'est ici qu'on peut mettre les mains dans le cambouis

**Lise Capitan** livre ici ses souvenirs de la joute organisée par Laurence Richard lors du Festival America en 2022. Le texte anglais était un extrait de *Weaving with Water*, roman inédit de Kristiana Kahakauwila, autrice hawaiienne. La modératrice est Laura Bourgeois et la consœur jouteuse, Béatrice Guisse, toutes deux traductrices de l'anglais.

Notre joute doit avoir lieu à 10h30 le samedi 24 septembre. Je me dis que dans un tel festival, avec cette pléthore d'invités renommés, le public doit avoir mille autres chats à fouetter, plutôt que de se retrouver dans l'Espace Sorano où nous étions installées. Eh bien, j'avais tout à fait tort. La salle est comble, au point qu'une partie du public est installée dans une arrière-salle avec un écran qui transmet nos échanges. L'éditrice de ma dernière traduction publiée me fait l'honneur d'être présente. Je partage un café avec elle avant de monter sur scène. Je suis à la fois emplie de trac et d'incertitudes et en même temps terriblement reconnaissante qu'elle m'ait accordé un tel soutien.

Sur l'estrade, face au public, la joute commence. Laura endosse son rôle de modératrice avec une aisance et un souci du détail qui forcent l'admiration. Elle prend soin de présenter chacune des jouteuses avant d'entrer dans le vif du sujet. Puis elle diffuse au rétro-projecteur un triptyque qui présente le texte source et les traductions respectives des jouteuses. Le format est clair et compréhensible, même pour le public qui est venu assister à cette joute sans avoir lu l'extrait au préalable.

Les premières minutes, je suis gênée bien sûr, et puis, assez rapidement la glace se brise. Déjà, un journaliste assis au premier rang prend la parole

pour nous indiquer que ces joutes de traduction sont assurément les meilleurs événements de tout le festival, car je le cite de mémoire, si ce ne sont pas ses paroles exactes, c'est le sens qu'on peut en dégager: « c'est ici qu'on peut mettre les mains dans le cambouis ». Ensuite, il est très intéressant de voir les approches différentes que nous empruntons l'une comme l'autre sur tel ou tel point. Et puis, ce à quoi je ne m'attendais vraiment pas : le public se prend au jeu. Une Américaine qui parle un français impeccable nous propose de lire l'original et par la suite, elle va développer les questions soulevées par certains termes et références culturelles spécifiques à Hawaii. J'entends quelqu'un dans la salle émettre une hypothèse que je contre immédiatement, car je suis moi-même passée par ce même cheminement. C'était passionnant, et les échanges avec le public merveilleux.

Une fois le texte bien entamé, l'autrice en personne fait son entrée dans la salle. Échappée d'une dédicace, elle a pris le temps de passer nous voir, accompagnée de sa traductrice, Mireille Vignol. Elle illumine le public de son sourire, se prête elle aussi au jeu et répond et commente avec le public. Au point que nous lui posons de concert une question sur l'emploi d'un terme très précis en anglais *musty*

pour qualifier l'odeur d'un jeune homme, qui peut se traduire en français de cette façon « qui sent le renfermé, le moisé », mais n'a pas l'air de pouvoir s'appliquer à ce garçon. Et sa réponse m'a marquée, car elle disait tout simplement « et pourquoi pas ? C'est mon texte, et c'est ce mot que j'ai voulu choisir pour exprimer mon idée, c'est peut-être difficile à traduire pour vous, mais c'est mon choix », soulignant ainsi sa liberté pleine et entière, son pouvoir complet sur le texte.

L'heure tourne et il est temps de conclure la joute. Nous terminons, remercions le public pour sa présence et sa participation, l'autrice pour sa présence bienveillante, l'ATLF et le festival America pour l'organisation de cette joute qui me laisse sur un petit nuage. Je dois encore parcourir les allées du festival quelques heures avant de redescendre dans le monde réel et retourner à mon quotidien. Je réitère mes remerciements à l'ATLF pour m'avoir donné la chance de vivre un instant suspendu d'une si grande beauté. ♦

# Comment réussir même sans manger de patate crue

**Velina Minkoff** est bulgare, elle a le sens du récit... et du camouflage fluo. Tout ceci est très sérieux, puisqu'il s'agit dans son texte de traduction, d'un festival et également d'un professeur à honorer.

**E**n 2019, j'ai raté la joute de traduction du festival Vo-Vf à Gif-sur-Yvette. Je comptais en être, mais j'étais en répétition...

En cette heureuse année, je faisais partie de la promotion de l'ETL qui, à l'époque, avait ses quartiers au CNL, ce bel immeuble de la rue de Verneuil. Toutes les deux semaines, nous tra-vailions avec des traducteurs, des éditeurs et des professionnels du livre qui nous révélaient toutes sortes de secrts. Nous y partagions aussi le déjeuner, toujours conclu par les gâteaux exquis du confrère traducteur-pâtissier Cyrille...

Or, cette année-là, nous avions été tirés de notre cocon pour participer à

une animation de traduction lors du festival Vo-Vf à Gif-sur-Yvette. Notre intervention était prévue l'après-midi, après la joute qui avait lieu le matin même. Il s'agissait pour nous de proposer au public des « colles » de traduction, afin d'aboutir avec le public aux meilleures options possibles. Le thème avait été proposé par le même Cyril : « Traduire le politique ». Jeune traductrice bulgare, j'aurais préféré « traduire le littéraire », même si j'adore les gâteaux de Cyrille. C'est sans doute la raison pour laquelle j'étais dans un état de stress épouvantable. C'était la première fois que je montais sur scène pour prendre la parole en français. Et si, par nervosité, je commettais une faute impardonnable ? Un(e) faute de genre, par exemple ? En

bulgare les genres sont presque toujours inversés par rapport au français : *une vase, une fleuve, un fenêtre, une chaise...* Devant le public raffiné d'un festival littéraire, cela aurait été un(e) catastrophe.

J'ai même envisagé de manger une patate crue pour faire monter ma température et envoyer à notre cher directeur Olivier Mannoni un certificat médical (vieux truc qui me restait de ma scolarité en Bulgarie socialiste pour échapper aux oraux). Mais la présence de tous les élèves étant obligatoire, j'ai donc opté pour un immense gilet de laine aux couleurs vives et fluorescentes (jaune, orange, vert) pour détourner l'attention du public, en espérant qu'il ne verrait que ça.

Pour « traduire le politique », après plusieurs nuits blanches, j'avais fini par choisir une caricature de Komarnitski, dessinateur du journal bulgare *Sega*, au style caractéristique. Deux personnages discutent devant des usines qui crachent une fumée toxique très noire. Il s'agit manifestement du Premier ministre d'alors, en costume, et de la présidente de la Commission européenne, élégante, vêtue de jaune, un épais dossier bleu sous le bras. Le Premier ministre demande en cyrillique, les doigts dans la bouche, ému comme un enfant

quémandant une friandise : « *Печор “евро-смет” нали има евро сметка ?* » (Ressor “*евро-smet*” *nali ima evro smetka* ?), littéralement : « Le programme « euro-déchets » a-t-il bien un compte bancaire en euros ? »

Quand j'ai pris le train pour Gif, il faisait froid, mais c'était bien le trac qui me faisait trembler, malgré mon gilet de laine. Notre directeur, Olivier Mannoni, nous avait donné quelques consignes : pas plus de cinq minutes par intervention, être concis, brillant, spectaculaire...

Pour bien présenter mon sujet, j'avais dû répéter, jusqu'à la dernière minute, chronomètre en main, pour évoquer le scandale auquel la caricature faisait référence : le programme d'enfouissement des ordures européennes en Bulgarie, qui rapportait un sacré paquet d'argent à la mafia soupçonnée d'être en cheville avec le gouvernement, le tout dans un pays qui ne se situe pas dans la zone euro. Le jeu de mots à traduire portait sur la quasi-homonymie entre les mots « *smet* » et « *smetka* » : respectivement, « déchets » et « compte bancaire ».

Quand j'ai pris la parole à mon tour sur scène, j'ai senti la fièvre me gagner, même sans patate crue. Car, vous savez quoi ? Le public a été

extraordinaire ! Les propositions gardaient toute la musicalité du sens : « On prend toutes les ordures, même les euros ? », « Vous ramassez les euros avec un camion poubelle ? », « Je brûle les ordures et vous me donnez des euros durs ? »

Quel bonheur ! J'ai été concise, brillante et spectaculaire (grâce à mon gilet). Malgré mon trac, notre animation a rencontré un franc succès, vive l'ETL ! Cette école, ça a été le vrai bonheur. Heureusement qu'on se retrouve depuis chaque automne à Gif-sur-Yvette, où je me suis juré de ne plus jamais manquer aucune joute. ◆

# Que de choses nous ignorons quand nous traduisons....

**Étienne Gomez**, traducteur d'anglais et éditeur, remonte à 2016 pour nous faire vivre une expérience de joute oulipienne et en profite pour rendre un nouvel hommage à Bernard Hœpffner.

**J**eudi 17 mars 2016. Je suis à l'inauguration du Salon du livre de Paris, porte de Versailles, avec deux traductrices dont une qui part saluer Marilou Pierrat au stand d'Albin Michel. Marilou, que j'ai rencontrée une fois, me dit qu'elle vient de lire ma traduction. Je n'en ai publié qu'une, chez Christophe Lucquin. Une deuxième paraîtra à l'automne chez Joëlle Losfeld. Serais-je prêt à faire un essai pour un roman qu'elle vient de recevoir ? Mais oui, bien sûr ! Ce sera ma troisième traduction publiée, et surtout ma première commande.

Il se trouve que Santiago Artozqui est là aussi. Je l'ai déjà rencontré mais le connais peu et ignore tout de ses sympathies oulipiennes. « Salut Étienne, est-ce que ça te dirait de participer à

une joute de traduction ? » Il organise le Printemps de la traduction d'ATLAS qui aura lieu fin mai à l'hôtel de Massa. Ma réponse est toute prête : « Mais oui, bien sûr ! »

Peu de temps après, je reçois un mail. La joute aura lieu le samedi 28 mai à 14 h 30. Elle prendra la forme d'un « tournoi de poèmes oulipchiens ». J'y serai confronté à Mona de Pracontal ainsi qu'à Bernard Hœpffner.

Les quinze poèmes à traduire sont tirés de *Fifteen Dogs*, d'André Alexis, publié quelques mois plus tôt chez Denoël sous le titre *Nom d'un chien* dans une traduction de... Santiago Artozqui. Nos trois traductions seront donc comparées à celle du

modérateur lui-même, que nous sommes censés ne pas consulter.

À la lecture, je comprends où j'ai mis les pieds. La contrainte oulipienne est la suivante : dans chaque poème, le nom du chien annoncé dans le titre apparaît comme en filigrane, les syllabes qui le composent se répartissant sur des mots successifs. Ainsi DOUGIE s'entend-il dans *buried or dug. He will wander unsatisfied*, et ATHENA, dans *taking the path Ina took*. La palme du casse-tête revient à RONALDINHO : *Quietly, / whether across moss or on algae, / knee over the railing of the little porch, / fate comes*. Quelle plaie que cette mode des noms de footballeurs !

Je me mets au travail, et, contre toute attente, prends beaucoup de plaisir à trouver des solutions qui me satisfont.

Le jour J, c'est Bernard Hoepffner qui mène la danse. Il a le sens de la formule et de la répartie, il s'exprime merveilleusement en public. Ce n'est pas pour rien une star de la traduction. La grande salle de l'hôtel de Massa n'est pas comble, mais elle résonne des rires de l'assistance à chaque intervention. Très vite, il annonce tout bonnement qu'il s'y est pris la veille et qu'il a jugé bon de modifier la

contrainte oulipienne : dans sa traduction, les syllabes des noms de chien ne se suivent plus immédiatement mais apparaissent successivement en tête de vers, un peu comme dans un acrostiche. Mona de Pracontal est plus discrète et plus prudente. Elle a même redoublé la contrainte oulipienne par celle d'un vocabulaire simple, plus vraisemblable à ses yeux dans un univers de chiens. Quant à moi, l'une de mes marottes apparaît au grand jour : celle de la versification. J'ai fait des vers réguliers, des rimes régulières, comme un poète en herbe à un concours. J'en rougis presque.

Puis nous buvons un verre au Cassini, au coin de la rue. Nous ignorons que l'été qui s'annonce sera le dernier de Bernard Hoepffner. J'ignore qu'un jour je retrouverai Santiago Artozqui pour un entretien dans *En attendant Nadeau* sur une maison d'édition que j'aurai créée. J'ignore aussi qu'un jour je retrouverai Mona de Pracontal, accompagnée cette fois de Natasha Lehrer, à un atelier Vice-Versa d'ATLAS au CITL d'Arles, où je discuterai de ma première traduction pour la rentrée littéraire, chez Christian Bourgois.

Que de choses nous ignorons quand nous traduisons... ♦

# Ruminations sur le foin

L'expérience d'une joute de traduction a conduit **Béatrice Guisse-Lardit** à renifler très loin la piste d'un mot choisi par une romancière dont le texte était disputé en public. *Musky or musty? That is the question!*

**L**ors du Festival America 2022, nous avons jouté, Lise Capitan et moi, sur le début du roman de Kristiana Kahakauwila *How to Weave With Water*, dont l'action se situe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à Hawaï.

La joute fut un moment intense, passionnant, enrichi des échanges avec le public, mais bien trop court pour permettre d'évoquer tous les points intéressants de la traduction de ce texte dense.

J'aimerais donc développer l'un de ces points : la traduction de l'adjectif *musty* choisi par l'autrice, là où on aurait attendu *musky*, au point que j'ai cru d'abord à une coquille.

Mele, petite hawaïenne séparée de sa mère dès l'âge de quatre ans, est

élèvée dans un séminaire de filles, où les missionnaires venus des États-Unis font tout leur possible pour couper les enfants de leur mode de vie jugé dépravé. Ainsi, tout contact corporel est réprouvé, évité, et l'emploi du temps est conçu pour occuper constamment esprits et corps.

L'autrice montre avec sensibilité et efficacité le manque qui en résulte pour Mele, mais elle montre aussi comment ce naturel qu'on essaie de détruire chez les enfants revient au galop. Ainsi, lors d'une visite de jeunes gens d'un autre séminaire, logés à proximité, les adolescentes se tiennent le soir à la fenêtre dans l'espoir de renifler leur odeur (*hoping to catch their scent*). L'emploi de *scent* n'est ni fortuit, ni innocent : c'est aussi le mot utilisé pour

la trace olfactive que suivent les chiens de chasse.

À treize ans, Mele est chargée avec deux de ses camarades d'aller chercher du pétrole au ranch voisin, et elle part en jouissant de cette liberté inhabituelle, d'autant que le printemps est là, exaltant les sens. Un jeune homme conduisant une carriole leur propose de les emmener et d'échanger une bonbonne remplie de pétrole contre un baiser sur la joue. En s'approchant du jeune homme pour remplir sa part du marché, Mele est émue par son odeur qualifiée de *musty*. Pour cet adjectif, le dictionnaire donne :

1 – qui sent le mois, le renfermé

2 – suranné

Aucun de ces deux sens ne me satisfaisait, car le premier est connoté trop négativement et n'aurait convenu que s'il s'était trouvé mentionné auparavant de façon à ce que Mele et le lecteur lui associent une émotion, du genre madeleine de Proust. Ce n'était pas le cas.

Quant à « suranné », je trouvais qu'il ne collait pas dans le contexte, surtout dans la bouche de Mele. En outre, « suranné » est... suranné. Même en cherchant dans les synonymes, rien de

satisfaisant n'émergeait : vieillot, obsolète, démodé, désuet... vraiment, cela ne me semblait pas convenir pour qualifier une odeur susceptible d'émouvoir cette adolescente.

Comment sortir de cette impasse tout en restant fidèle à l'intention quelque peu provocatrice de l'autrice ? Elle avait bien utilisé sciemment un adjectif à connotation négative qualifiant, une fois encore, le mot *scent*, qui évoque aussi le fumet de l'animal.

Enfin, m'est venue l'idée de traduire par « son odeur de foin humide » qui évoque à la fois une légère odeur de moisissure et... tout ce qu'évoque le foin au printemps ! Évidemment, Mele n'a pas cela en tête, mais il me semble que le lecteur peut l'avoir et que cela peut traduire l'idée de *scent* auquel le mot « odeur » ne rend pas totalement justice, de même que, plus haut, j'avais traduit *scent* par « odeur », mais lui avais associé le verbe « renifler » pour traduire la sensualité qu'il évoquait.

*Musty* est décidément plus intéressant et riche de sens que le *musky* que l'on aurait attendu ! ◆

# Une joute monstre

**Anaë Croste-Baylies** raconte l'effet monstre d'une joute sur le public – elle en faisait partie.

**E**n décembre 2022, j'ai assisté à l'une de mes premières joutes de traduction. Cela se passait dans le brouhaha du Salon du Livre et de la Presse Jeunesse de Montreuil, dans une petite salle carrée et sombre, pleine à craquer de ces êtres hybrides que sont les jeunes âgés de dix ans, plus tout à fait des enfants et pas encore des adolescents. Sur scène, quatre femmes et un homme. D'un côté, les jouteuses, Faustina Fiore et Florence Chevalier, toutes deux traductrices d'anglais. Faustina traduit essentiellement des romans, dont la série *T.Y.P.O.S.*, tandis que Florence traduit, entre autres, des albums de Gianna Marino et *Terres Nordiques* de James Erich. Au poste de modératrice, Peggy Rolland. De l'autre, Jack Meggit-Phillips, l'auteur, accompagné de son interprète. Peggy Rolland commence par présenter l'ATLF, puis Jack, à qui elle demande de dire quelques mots sur son livre, *Revenge of the Beast*.

Dans cette suite de *The Beast and the Bethany* (*La Bête et Bethany*,

traduction de Dominique Kluger, Bayard Jeunesse, 2022), nous découvrons Ebenezer Tweezer, 511 ans, et la curieuse bête avec qui il vit. Une bête qui exige toutes sortes de mets raffinés pour recracher en échange richesse et elixir de jeunesse. Or, un jour, la bête veut manger un enfant. C'est ainsi qu'Ebenezer fait la connaissance de Bethany, une jeune fille détestable qui deviendra son amie.

Jack Meggit-Phillips – costume violet, longues jambes croisées, coupe à la Beatles – prend la parole d'un air sérieux, les mains jointes. Mais, alors qu'il décrit la bête dont il est question dans son livre, il écarquille les yeux, baisse les sourcils, déplie ses longs membres et se jette au milieu de la scène. Il agite ses doigts devenus crochus, regarde de côté, dévoile ses dents pointues : il est devenu son monstre... Le public, surpris, pousse des cris amusés. Imperturbable, l'auteur se rassied comme si de rien n'était devant son interprète médusée.

Après cette improvisation, c'est au tour des jouteuses d'entrer en scène, d'une façon moins spectaculaire, mais tout aussi captivante. Elles ont la discréction, la précision et la voix calme caractéristiques de leur profession. Florence Chevalier (nom qui la prédisposait à l'exercice de la joute), cheveux attachés et traits doux, défend une version plutôt proche du texte. Faustina Fiore, regard perçant et coupe plus floue, assume des choix plus éloignés. L'extrait de la joute est une description du quotidien d'Ebenezer au XVI<sup>e</sup> siècle, pleine d'humour et de références détournées qui constituent autant de difficultés de traduction. Le premier obstacle ne se fait pas attendre avec l'expression « hopeful shouting » (« people would communicate via letters and hopeful shouting », les gens communiquaient par lettres et par cris d'espoirs), révélatrice d'un problème de traduction récurrent et frustrant : deux termes simples qui forment une expression difficile à traduire. Des cris pleins d'espoirs, des cris optimistes ? Plus loin dans le texte, que faire de l'orthographe étonnante du « Muddlington Pie Shoppe » (au lieu de « Muddlington Pie Shop », magasin de tartes Muddlington) ? Comment rendre le concept de « pasty-eating competitions » (concours d'ingestion de pâtés) ? Et quel néologisme inventer pour traduire « Have you seen that

new comedy by Willy Whatshisname ? » (Vous avez vu la nouvelle comédie de Willy Trucmuche ?), en prenant soin de conserver la référence à Shakespeare ? À force de tâtonnements, l'histoire émerge peu à peu sous nos yeux et sous ceux de son auteur.

La joute se termine trop tôt, programmation tentaculaire oblige, mais j'ai le temps de comprendre que j'avais peut-être mal interprété le terme de « joute ». Loin d'être un sanglant duel d'égos entre deux traducteurs, il semble que le combat se joue entre le texte et un chevalier-traducteur à deux têtes. ◆